



MAINTENIR LE LIEN

EXPOSITION

De janvier 2020 à juin 2021, Geneviève Damas a mené des ateliers d'écriture à la Résidence Sainte-Gertrude, dans les Marolles. Fruit de ces longs mois d'écoute, d'échanges, puis de retranscription, l'exposition nous donne à voir quelques portraits de résident-es.

Dans ce livret, vous pourrez lire les textes longs de certain-es résident-es.

Récits

Charlotte, Colette,
Édouard, Éric, Jean-
Pierre, Lucette,
Magdalini, Marcella,
Michel, Paulette,
Thérèse

Ateliers menés par

Geneviève Damas,
auteure associée
au Théâtre Les
Tanneurs et encadrés
par **Mathilde Lesage**,
responsable des
relations avec les
publics

Photos

Véronique
Wielemans,
Stéphane Broc/
Wooshing Machine,
Jean-François
Desmet

Merci à l'équipe de la
**Résidence Sainte-
Gertrude**, partenaire
de longue date,
notamment à **Karine
Bril**, **François Dieu**,
Géraldine Maes et
Sophie Simal

Les ateliers ont
bénéficié du soutien
du **CPAS de
Bruxelles**

Comment maintenir le lien ? Comment faire résonner ce qui se vit ?

Comment se dire alors qu'on est enfermés au coeur de la ville ?

Séparés de ceux qui nous sont les plus chers ?

Que chaque jour qui passe est un jour perdu ?

Ces questions nous ont habités durant ces longs mois de confinement, où avec les pensionnaires de la Résidence Sainte-Gertrude, nous avons cherché comment continuer à écrire ensemble en dépit de tout. Il y a eu les masques, la distanciation, le téléphone, le zoom, le dehors parfois, les tests, les vaccins.

Ces textes sont le résultat de ces mois de ténacité. Ils vont bien au-delà du portrait. Ils disent, sans fard, un état de l'humain aux prises avec la disparition, la dépossession, l'oubli. Ceux qui les ont écrits se savent près de s'envoler et pourtant leur appétit, leur désir de vie reste inlassable. Tous se sont racontés avec générosité, courage et sincérité.

Certains d'entre eux ne sont plus avec nous aujourd'hui.

Leurs mots demeurent.

CHARLOTTE

Je m'appelle Charlotte. Je suis née à Anvers. J'ai 83 ans depuis le 26 juillet. On vieillit même si on paraît jeune.

Bientôt je reviendrai dans la chambre que j'occupais avant l'incendie, elle était grande. Maintenant, je suis relogée dans une plus petite en attendant. Les travaux de réfection n'avancent pas, le couloir est toujours fermé, on sait pas quand tout sera terminé. Cela fait longtemps que j'ai perdu ma grande chambre. On m'a d'abord installée au 3ème étage, puis j'ai dû partir parce que certains résidents avaient le Covid. On m'a alors installée dans une autre avec une vieille dame, je dormais mal parce qu'elle pleurait beaucoup. Il n'y avait pas de toilettes, je devais me rendre dans le couloir, je ne pouvais pas me laver. J'ai demandé à la directrice de changer de chambre. Le soir-même, elle est passée : « *Un monsieur du cinquième est parti à l'hôpital, prenez sa place.* » Mais beaucoup de vêtements sont restés dans mon ancienne chambre. Avez-vous remarqué que pour atteindre ma chambre, vous êtes passés par des endroits condamnés ? C'est là que j'étais avant.

Quand il y a eu l'incendie, la dame d'à côté a commencé à crier. J'ai ouvert la porte pour voir ce qui se passait, on m'a dit : « *Il y a un incendie !* » Le gardien de nuit est monté nous évacuer. C'était la nuit, je suis partie en chemise de nuit, j'avais peur de mourir. J'ai des difficultés à cause de ma jambe. Je me suis cassé le col du fémur et, depuis, elle est restée faible. Je me déplace avec une canne. Mais cette nuit-là, j'avais tellement peur que je suis descendue sans canne en me cramponnant à la rampe. Tout le monde s'est retrouvé en chemise de nuit et en pyjama, au premier étage, dans le réfectoire. Nous avons attendu les pompiers. Le bourgmestre de Bruxelles et la Croix Rouge sont arrivés.

On dit que l'incendie s'est déclaré dans la salle de bain commune. À présent, je n'ai plus qu'un évier et une toilette. Mais je me débrouille. De toute façon, je préfère prendre des douches. Si j'entre dans un bain, j'ai des difficultés à en sortir. Je préfère me laver à l'évier. Évidemment, après, je dois essuyer l'eau par terre.

Avant, je sortais dans les jardins, mais il fait trop froid à présent. L'après-midi, je regarde un peu la TV. Je suis néerlandophone, je vais sur les chaînes en

néerlandais, mais j'aime aussi RTL en français. Je parle également le swahili. J'ai des facilités pour les langues. Je ne connaissais pas le français quand je suis partie au Congo, je savais juste dire bonjour, et, à l'internat des Sœurs de la charité — des néerlandophones de Gand, bilingues elles aussi — je l'ai appris en jouant avec d'autres enfants.

Au Congo, avec mon mari, je possédais un magasin. Nous parlions français, principalement. Je vendais des articles de beauté à destination des Africains, toutes sortes de produits pour les cheveux — des mèches, des perruques, des épingles — de belles blouses, des sous-vêtements ainsi que des produits pour éclaircir la peau parce qu'à cette époque, c'était à la mode. D'un côté, nous avions installé un rayon vêtements : des habits de luxe, des peignes ; de l'autre, des denrées, du sucre, du lait, des savons, des produits alimentaires.

Je n'ai pratiquement jamais eu de vacances, même avec mes parents. Ma mère était femme au foyer. Mon père, ajusteur mécanicien. J'ai trois soeurs et un frère. J'ai quitté la Belgique à l'âge de 10 ans pour le Congo.

Mon papa a décroché un contrat pour trois ans en Afrique. À la fin des trois années, nous avons eu six mois de congé en Belgique. Je me souviens que durant ces périodes, je n'allais pas à l'école. Je restais avec mes parents. Mon père louait un bungalow à la plage Saint-Anne à Anvers, non loin du port. Nous allions rendre visite à la famille, aux cousins. Nous nous rendions tous ensemble au cinéma ou pour danser. À la fin des six mois, nous sommes passés par Bruxelles pour faire nos vaccins contre la fièvre jaune, le paludisme, puis nous avons repris l'avion pour le Congo. Et trois ans plus tard, nous sommes revenus et ainsi de suite.

Je suis rentrée deux fois au Congo en bateau de luxe — il y avait tout : pharmacie, coiffeur, docteur... — le voyage durait 15 jours. Je partageais une cabine avec ma soeur. Mon frère était seul et mes parents avaient leur cabine. Le matin, au réveil, le personnel nous demandait ce que nous voulions pour déjeuner. Je nageais, je jouais au tennis. Le soir, il y avait un bal. Ma mère se changeait à trois reprises. Le matin, elle portait une belle robe, le midi, une autre pour le déjeuner, et le soir, sa robe de bal. Il y avait aussi une tombola et un magasin pour acheter de l'eau de Cologne, du parfum, du maquillage... Pour les bébés, il y avait une crèche et des dames pour s'occuper des enfants. C'était comme le Titanic ! Au dîner, le capitaine présidait une grande table avec tous les officiers, habillés de blanc et buvant le champagne. À leur table, il y avait des invités — des directeurs, des ingénieurs, des gens

importants. Nous étions près de 500 sur le bateau. Je mangeais à la table de mes parents, une dame nous accompagnait.

Mon père a travaillé un an à Lubumbashi, au Katanga, un an à Likasi, après nous sommes partis pour Kamina. Je parlais néerlandais, français et swahili. Je parle encore couramment swahili avec les gens d'ici. J'ai eu une très belle jeunesse. J'ai été scolarisée aux Soeurs de la Charité. Avant l'indépendance, j'allais en pension avec d'autres jeunes filles. Ensuite, mon père a été muté et je n'y suis plus allée.

Nous étions heureux. Mais la mort de Maman a tout changé dans nos vies. Je vais vous montrer des photos. La voici, en 56 quand nous sommes rentrés en Belgique. Elle est morte 1 an après, en 1957, à la naissance de ma soeur. Là, c'est mon papa. Il est mort à 75 ans. En 57, Maman tombée enceinte, mais elle ne voulait plus d'enfant. Elle ne nous en a rien dit et, un jour, j'étais chez une copine, je lui ai demandé : « *Ma mère vomit souvent le matin, qu'est-ce que c'est ?* » Elle a répondu : « *Ta maman est enceinte !* » J'avais 19 ans, ma mère, 37. Elle est morte le 20 décembre 57, je n'oublierai jamais ce jour. Elle était si gentille, si douce, elle ne criait jamais. J'ai eu tellement de chagrin, j'en suis tombée malade. Je m'entendais si bien avec elle, j'étais sa préférée, nous parlions beaucoup, je l'aidais de mon mieux. À ses côtés, mon père était bon, bienveillant, m'aidait pour les devoirs. Après sa mort, je me suis retrouvée bien seule.

Nous étions encore à l'hôpital, mon papa a annoncé qu'il devait continuer à travailler : « *Qui s'occupera du bébé maintenant que maman n'est plus ?* » J'ai dit : « *Je le ferai.* » Je suis restée à la maison, une voisine est venue me montrer comment donner le biberon, le bain. Mon papa avait tout acheté, des vêtements, la poussette... et je promenais ma petite soeur. J'ai perdu mon insouciance et je me suis occupée d'elle comme une maman.

Nous sommes restés seuls avec mon papa pendant 2 ans. Nous avons un cuisinier qui nous préparait à manger, qui nettoyait, qui faisait tout.

Mon père était encore jeune, il ne pouvait rester seul. Il a correspondu avec une Italienne de 35 ans, Raquella, qui habitait à Venise. Elle n'avait jamais été mariée. Elle ne pouvait pas avoir d'enfant. Un soir, il m'a appelée : « *J'ai à te parler. Viens au salon.* » Mon frère et mes soeurs étaient déjà couchés. J'ai eu peur. Il m'a annoncé qu'il allait se marier. Oh ! J'aimais tellement ma mère ! J'ai dit : « *Papa, as-tu oublié que Maman est morte il y a seulement 2*

ans ? » Il n'a rien répondu, a expliqué que Raquella était aidesoignante, qu'il allait lui envoyer un billet d'avion et qu'elle arriverait bientôt. Je n'avais pas les moyens de m'y opposer, c'était mon papa, je l'aimais, alors j'ai dit : « *Ça va.* » Il m'a montré la photo de sa future épouse, une dame un peu forte avec des cheveux noirs. J'ai ajouté : « *Pourvu que tu sois heureux avec elle.* » Il l'a épousée. Elle ne nous aimait pas. Elle s'intéressait juste à ma petite soeur, mais elle ne nous voulait pas, nous les trois grands. Mon père a envoyé mon frère et ma soeur en Belgique. Heureusement, je venais de me marier, il n'a pas pu me renvoyer. Mon frère avait 11 ans, il a été chez ma tante, elle tenait un bistrot, il devait l'aider et arrivait en retard à l'école. Il a beaucoup souffert là-bas, mais je n'en savais rien, je ne l'ai appris qu'à mon arrivée en Belgique, il y a dix-sept ans. Mon père disait que l'Italienne était une brave femme, mais que ce n'était pas la même chose qu'avec Maman. Raquella aimait bien manger, surtout italien, jamais la cuisine belge. Ils ont construit une villa en Italie. Mon père travaillait au Congo et lui envoyait l'argent, tandis qu'elle s'est installée en Italie avec ma soeur. Elle voulait surveiller la construction de la maison et être sûre que ma soeur ait une bonne scolarité. Tous les trois ans, mon père passait 6 mois en Italie.

Ma petite sœur a grandi. Elle a été bien soignée. Elle a appris un jour par quelqu'un du voisinage que Raquella n'était pas sa maman. Elle en a eu un chagrin fou, mon père l'a emmenée en Belgique pour lui montrer son pays et des photos de notre mère, la sienne.

Un jour, mon père est venu nous rendre visite là où j'habitais avec mon mari, au bord de la frontière soudanaise à Irepo. Il revenait d'Italie. Il m'a proposé : « *Pourquoi ne viendrais-tu pas passer les vacances chez moi avec tes enfants ? Je suis seul, avec un travailleur qui m'aide dans la cuisine.* » Il n'a pas osé me dire qu'une femme vivait sous son toit. J'ai pris le train avec mes enfants, cela m'a pris 3 jours et 3 nuits. Arrivée à la maison de mon père, avec mes valises, j'ai vu une Africaine — je pensais que c'était une employée — quitter les lieux à toute vitesse. C'était la compagne de mon père qui croyait que ma belle-mère arrivait d'Italie. Mon père l'a rassurée : « *Voici Charlotte, ma fille, elle vient passer les 2 mois de congé avec ses enfants.* » Nous avons déjeuné et il m'a dit : « *Je te présente Angélique, je suis avec elle.* » J'avais 34 ans et Angélique, 26. ça m'a fait un coup, je pensais : « *Ma belle-mère s'occupe de tout, elle garde ma petite soeur et mon papa vit avec une Africaine.* » J'avais de la peine, j'ai pensé à ma maman, mais j'aimais mon père et j'ai dit : « *Ça va, Papa.* » Plus tard, des gens ont insisté : « *Ton papa est toujours seul. Il faut le comprendre.* »

Angélique était très gentille. Elle était chic, bien habillée, très belle. Nous allions nous promener ensemble. Nous faisons les courses, elle préparait à manger, elle cuisinait divinement. L'après-midi, nous nous rendions au bassin, j'allais nager avec mes enfants. Je m'entendais bien avec elle, elle disait : « *Maintenant, ma Charlotte, je suis avec ton papa, j'ai fait sa connaissance au travail. Sa femme ne veut plus mettre les pieds ici, elle supporte pas la chaleur, il faut bien vivre.* » Mon père nous emmenait partout, nous allions nous promener, il me présentait à tout le quartier, il était si content que je sois là : « *C'est ma fille Charlotte, elle vient de loin pour les vacances avec ses enfants.* » J'étais bien accueillie, les voisines m'ont même donné des vêtements pour mes petits. Mon père nous a emmenés dans son cercle privé, réservé aux agents de sa société avec restaurant, cinéma, toutes sortes d'activités... mais interdit aux Africains. Au début, ils n'ont pas voulu laisser entrer Angélique. J'étais fâchée : « *Si elle ne vient pas, je n'y vais pas non plus.* » et elle a pu nous accompagner. J'étais bien chez mon père, mais nous sommes rentrés pour la rentrée scolaire.

Quand il a atteint l'âge de la pension, il a construit une maison pour Angélique et est retourné en Italie. Elle en a eu un chagrin fou. J'ai demandé : « *Tu ne l'emmenes pas avec toi ?* » Il a répondu : « *Je ne peux pas. C'est comme ça.* » Il avait beaucoup de chagrin lui aussi. Je l'aimais bien, Angélique, et elle nous aimait en retour, alors que ma belle-mère pas du tout. La vie n'est pas toujours bien faite.

Mon frère habite Wilrijk, il est mécanicien. Il a travaillé durant toute sa vie et a pu s'acheter une maison. À présent, il est pensionné. Je ne l'ai plus vu durant 40 ans. En 2003, quand je suis arrivée à l'hôpital Saint-Pierre, je venais d'être opérée, j'étais en chaise roulante, une infirmière m'a dit : « *Vous avez de la visite, un monsieur vous attend dans votre chambre.* » J'entre, je vois une dame avec un homme très gros que je ne reconnais pas. C'était mon frère. J'ai fait : « *Bonjour monsieur.* » Il m'a répondu : « *Charlotte, tu me reconnais pas ? C'est moi.* » J'étais si heureuse de le revoir, je l'ai embrassé ainsi que ma belle-soeur. Ils avaient apporté des cadeaux, des raisins, des fruits et nous avons pu parler de tout ce qui nous était arrivé. Mon frère m'a appris la mort de mon neveu et aussi celle de mon père. Je n'en savais rien, Raquella ne nous avait rien dit.

Ma soeur avait été placée chez une tante. Elle s'est mariée jeune, elle a eu beaucoup de difficultés pour tomber enceinte, elle a finalement eu un fils qui s'est tiré une balle dans la tête à 14 ans parce qu'il avait un mauvais bulletin. Elle ne s'en est jamais remise. Elle ne veut plus voir personne de la famille. À mon retour en Belgique, j'ai appelé mon beau-frère que je ne connaissais pas pour leur rendre visite, il m'a répondu : « *Rien à faire, elle ne veut pas.* »

Moi aussi, j'ai perdu deux enfants, en 1997, mais de maladie. Elle, c'est un suicide. Elle venait de faire ses courses chez Delhaize. En rentrant, elle a trouvé la police, les ambulances devant sa maison. Son fils de 14 ans avait raté ses examens. Il lui a écrit une lettre expliquant qu'il ne voulait plus vivre. Je me demande s'il n'y avait pas autre chose. Rien n'est perdu après un échec scolaire. C'est terrible de mourir à 14 ans. Ma soeur avait attendu dix ans ce garçon. Elle rêvait d'une grande famille et, avec lui, a tout perdu.

J'ai eu des malheurs dans ma vie. J'ai perdu ma fille de 37 ans du paludisme – elle avait des enfants – et un garçon de 33 ans, qui avait quatre enfants, d'une méningite. Cela a été une telle douleur. Parfois, je me demande s'il n'aurait pas mieux valu que je meure.

J'ai rencontré mon mari dans une cafétéria. J'avais soif, il se tenait au comptoir, il m'a abordée : « *Mademoiselle, voulez-vous boire un verre ? Voulez-vous aller au cinéma avec moi ?* » J'ai expliqué à mon père que j'avais rencontré quelqu'un. Cela l'arrangeait, Raquella souhaitait que je m'en aille au plus vite. Avec mon futur mari, nous avons loué un appartement. J'ai vécu avec lui durant 3 ans, sans parler de mariage. Quand j'ai attendu mon premier enfant, il m'a dit : « *Ce serait mieux qu'on se marie.* » J'ai répondu : « *Tu as raison.* » Nous nous sommes mariés. J'ai été très heureuse. J'ai vécu 40 ans avec lui. Il était très gentil. J'ai eu 4 enfants. 2 garçons et 2 filles. Nous avons tenu notre commerce et vivions dans une villa. Nous avions des travailleurs qui assuraient le ménage. Mon mari est malheureusement décédé d'une insuffisance cardiaque. S'il vivait encore, je ne serais pas ici.

À 65 ans, je suis rentrée en Belgique, après 50 ans au Congo, pour des raisons médicales. C'était en 2003. J'ai été opérée cinq fois. Mon mari est malheureusement décédé en 2004. Je ne l'ai pas revu. Les enfants m'ont appelée : « *Papa est mort.* » Notre magasin a été pillé et on nous a tout volé. Cela fait 17 ans que je vis ici. Cela m'a fait un changement. J'ai toujours froid. Là-bas, il faisait si bon. Les deux enfants qui me restent sont toujours là-bas. 17 ans que je ne les ai pas vus. 17 ans qu'ils n'entendent que ma voix. Je

voudrais retourner là-bas. J'économise pour le billet d'avion. Je reçois 97 € par mois. Je garde 47 € pour mes dépenses et je mets 50 de côté. J'ai déjà 1000 euros dans le coffre. Il m'en manque 200. Il faut aussi payer les vaccins. Mes enfants ne gagnent pas assez pour m'aider.

Mon petit-fils, Jean-Claude, est venu passer 2 mois en Belgique l'été dernier. C'était merveilleux quand il est arrivé à l'aéroport. Ensemble, nous avons été chercher mon passeport. Il me rendait visite tous les jours. Il a dû repartir pour travailler. Il a une femme et des enfants, vous savez. En me quittant, il m'a dit : « *La prochaine fois, je te ramènerai avec moi.* »

Je suis triste de rester tout le temps enfermée à cause du Covid. Si j'ai besoin de quelque chose, je descends le demander. Et on s'en occupe à ma place, mais ce n'est pas la même chose. Il y a le jardin, mais il fait trop froid. Je n'ai que la télévision et les visites de la psychologue. J'ai beaucoup de chagrin. Mais je veille à rester pimpante, je me soigne, je ne veux pas paraître négligée, je mets un peu de crème la nuit, je fais attention à mes cheveux.

J'ai passé tant d'années au Congo, j'aime tellement ce pays. Hier j'ai eu mon fils au téléphone. Je lui ai dit : « *Ici, il pleut, il fait froid.* » Il m'a répondu : « *Nous avons 30 degrés, il y a du soleil.* » Ça m'a fait mal au coeur. Quand je suis arrivée en Belgique, il y a 17 ans, l'hôtesse de l'air a annoncé : « *Madame, vous êtes ici chez vous maintenant.* » Je me sentais perdue : « *Je ne reconnais rien.* » Elle a souri : « *Vous n'êtes pas contente de retrouver votre pays ?* » J'avais tout laissé derrière moi, mon mari, mes enfants et mon Congo, cette terre qui n'était pas la mienne mais qui, au fil des ans, était devenue ma patrie.

COLETTE

Je suis Belge, mais j'ai quitté la Belgique le plus tôt possible. Ce n'est pas un pays pour les femmes. Je n'ai pas tellement voyagé, mais j'ai travaillé un peu partout.

Je ne vous dirai pas mon âge.

Je suis née à Charleroi à l'Athénée où mon père était préfet. J'avais 4 frères. Aujourd'hui, ils sont tous décédés. Je suis arrivée bien après mes frères. Je suis la petite rawette, comme on dit en wallon, le petit rajout. Mes parents étaient assez âgés. Cela avait des avantages et des inconvénients.

Mes frères n'étaient pas très gentils avec moi, sauf celui qui est devenu curé. J'ai étudié dans un couvent, mes frères sont allés à l'Athénée vu que mon père y travaillait. Mais pour la fille, il fallait quelque chose de plus raffiné. Donc, on m'a mise chez les soeurs.

Dès le début de l'Occupation, mon père a refusé de collaborer, il ne voulait pas que ses diplômés aillent travailler en Allemagne. Il a eu beaucoup d'ennuis. Je me souviens des bombardements. Le pire c'était les enfants juifs. Deux petits voisins de l'école ont été emmenés dans les chambres à gaz. Louis Malle a réalisé un film là-dessus. Son meilleur ami à l'école a été déporté.

Ce n'était pas très facile pour les filles de quitter la Belgique à l'époque. Je me suis arrangée. Je n'ai pas fugué. Un de mes frères était déjà installé à l'étranger. Il ne m'a pas encouragée, mais ça m'a donné des idées. Il n'aimait pas l'enseignement, ni la vie en Belgique alors il est allé finir ses études aux États-Unis. Il a eu une bourse pour Columbia.

J'ai un diplôme de candidature de l'université de Liège en Lettres, préparatoire en Droit. La culture a toujours été mon cheval de bataille. Je suis allée à Londres pour apprendre l'anglais, puis je suis partie en vacances aux États-Unis. Je savais qu'ils avaient besoin de professeurs de français spécialisés. J'y suis restée 1 an. J'ai économisé la moitié de mon salaire. Après, je suis allée étudier à Paris pour apprendre à enseigner le français langue étrangère. J'ai aussi suivi des cours de littérature anglosaxonne à la Sorbonne. L'argent

que j'avais gagné en Amérique m'a permis de me loger dans des petits hôtels. Quand j'ai obtenu mes diplômes, je suis retournée aux États-Unis, j'ai travaillé dans de petites universités, puis je me suis fixée à San Francisco. C'était chouette. J'y suis restée de nombreuses années. Au moins vingt ans.

J'avais connu la guerre, et quand j'ai eu l'âge d'avoir des enfants, je n'ai pas voulu donner de la chair à canon. Mais je me suis beaucoup occupée d'enfants du tiersmonde.

En 2000, je suis revenue en Belgique, juste avant les attentats. Ma mère me répétait quand j'étais jeune : « *Reviens, ici tu seras bien.* » C'était tout à fait normal de travailler aux États-Unis et de finir sa vie ailleurs. Beaucoup d'Américains se trouvaient un pays moins cher avec un meilleur climat pour profiter de leur retraite.

La situation des femmes ici est abominable. Des groupes religieux font pression et ne les aiment pas. Ni les chats. Quand je suis arrivée ici, je ne les connaissais pas. Et puis, j'ai fait la connaissance de Noiraud et Arsouille. Ils travaillent, ce sont des animaux de compagnie ! Arsouille est dans le jardin, elle s'y plaît, elle est farouche. Noiraud est toute noire et passe dans les chambres. Les chats noirs souffrent d'un certain handicap. Ils sont discriminés à cause du Moyen-Âge, on disait qu'ils fréquentaient les sorcières.

ÉDOUARD

Je suis né en 1937, au mois d'avril. Nous sommes en 2021, j'ai eu 84 ans. Je suis toujours vivant. Le passé me travaille beaucoup.

Je pense à mon accident au Congo, quand j'ai ouvert la portière de la voiture et que je suis tombé alors que ma maman m'avait dit : « *Non, Édouard!* » Durant la convalescence, j'étais impossible, je touchais à tout. J'étais un méchant petit garçon. Tantôt j'étais à la clinique, tantôt à la maison... J'habitais Léopoldville, à présent, on dit Kinshasa.

À 12 ans, je suis revenu en Belgique, je suis allé à Liège chez ma marraine qui était venue au Congo pour mon baptême. Elle travaillait pour l'oeuvre nationale de l'enfance. J'y suis resté un an et puis je suis retourné en Afrique avec ma maman et mon papa. Lui travaillait sur un chantier naval. J'avais une soeur, je m'entendais bien avec elle, comme les frères s'entendent avec leurs soeurs, mais, malheureusement, elle est morte à 65 ans.

Je suis retourné à l'école, cela allait comme-ci, comme-ça. J'ai eu un professeur particulier pour travailler ma mémoire, mais ça n'allait toujours pas. En 49, j'ai fait ma communion solennelle. J'ai été jusqu'en quatrième latine, je n'avais pas mes points mais on a dit : « *Bon, il est trop vieux, on le laisse passer.* » J'ai fait un trimestre en troisième latine et puis je suis parti.

Comme mon papa était indépendant, il prenait peu de congés. On allait souvent en Afrique du Sud en vacances. Quand j'avais 17 ans, j'y suis retourné et une dame, directrice d'une école de Johannesburg où ma soeur avait suivi des cours, m'a dit : « *Vous n'avez plus rien à faire en Afrique, je vous emmène en Italie!* » En décembre 53, je suis parti. L'année suivante, je suis revenu en Belgique.

Je n'ai pas terminé mes études secondaires. Mon papa disait : « *Tu travailleras dans le privé.* » J'ai été engagé chez Petrofina. J'étais chargé de la ronéotypeuse. Je mettais de l'encre, je poussais sur un bouton. Ça tournait tout seul. Quand on avait besoin de 50 copies, on faisait le 5 et le 0 et ça tournait 50 fois. Mais j'ai été fichu à la porte à cause d'une crapule. Il a mis trop d'encre dans la machine et m'a accusé.

Après, j'ai été réceptionniste à l'hôtel Métropole. Puis, en 73, comme je connaissais l'allemand, je suis entré dans le cabinet du Secrétaire d'État Guillaume Schyns en charge du Tourisme et des Cantons de l'Est. Je répondais au téléphone. On me demandait en allemand : « *Passez-moi les Cantons de l'Est !* » et je passais les Cantons de l'Est. En 74, le ministre a changé, il est retourné dans les Cantons de l'Est et j'ai été affecté au cabinet du Ministre de l'intérieur Charles Hanin, puis Joseph Michel l'a remplacé. J'y suis resté jusqu'en 1977. Quand je suis arrivé à l'Intérieur, on m'avait prévenu : « *Vous n'êtes pas définitif : quand les cabinets tombent, tout le monde s'en va.* » Je ne voulais pas passer de cabinet en cabinet, j'ai voulu être placé. Quelqu'un m'a demandé si j'aimais les plaques d'immatriculation. J'ai répondu oui et je suis rentré au ministère des Communications, à l'administration des plaques automobiles. Au début, c'était difficile. Les gens se plaignaient de ne pas recevoir la leur, certains se battaient pour l'avoir avant les autres. Quand les papiers étaient en ordre, on envoyait les plaques. Maintenant la procédure est plus simple. Si les documents sont en ordre, on la reçoit directement. L'ambiance n'était pas facile. Des collègues méchants me disaient : « *Au lieu de toucher les filles, fais ton travail !* » Je ne les touchais pas, vu qu'au ministère, on m'avait prévenu : « *Si tu touches une fille, on te mettra dehors !* » J'ai travaillé au Cantersteen, ensuite rue de la Loi. Quand mes 65 ans me sont tombés dessus, j'ai été pensionné.

J'ai été marié 2 fois. Ma première femme s'appelait Christiane, elle était la petite-fille du ministre Henri Denis. Son papa travaillait dans une grosse société. Elle avait une soeur et quatre frères. On s'entendait bien, mais parfois on se tapait — jamais avec les poings — avec les mots, comme on dit. On s'aboyait dessus. Et quand elle était fâchée, je faisais wouaf wouaf, alors elle disait : « *Tu n'es pas un chien !* » et je répondais : « *Tu ne dois pas aboyer non plus !* » et on s'arrêtait. Christiane était baby-sitter. Elle s'occupait d'enfants dans des familles. Quand un jour on lui a dit : « *Madame, excusez-moi, je ne peux pas vous garder, car je ne peux plus vous payer.* », elle en a été malade et je l'ai fait entrer dans un ministère, comme secrétaire. Elle est décédée, d'un coup, en 1990. Pourtant, nous nous étions encore promenés le matin. Je ne sais plus quel jour elle est morte, c'était en septembre, je m'en souviens, nous étions en vacances. Comme nous n'avions pas d'enfants, nous ne pouvions pas partir en juillet et en août.

J'étais dans un club de Belges et, un jour, un copain russe m'a dit : « *J'ai quelqu'un pour toi !* » Je me suis remarié avec une Russe qui m'a pris pour une vache à lait. Quand je ne voulais pas lui donner ce qu'elle désirait, elle

se fâchait. Elle était souvent de mauvaise humeur. Je ne vais pas en dire du mal parce que ça me fait encore mal.

Je suis ici depuis 3 ans je crois, peut-être un peu plus. Un homme m'a dit un jour : « *Tu ne sais plus faire ton ménage, on va te mettre dans une maison de repos.* » Je suis très content d'être ici. D'abord, j'étais à Pachéco, avec Karine, notre ergothérapeute. J'y suis resté 1 ou 2 mois et, après, quand Pachéco a fermé, je suis arrivé ici. Pour moi, ici ou là-bas, c'est pareil.

Au début, j'étais seul dans une chambre au troisième, puis on m'a installé au quatrième avec Harold. C'est un gentil garçon. On s'entend bien. Parfois il part en stoemelings, alors je fais le tour de l'horloge, on vient frapper à ma porte : « *Monsieur, il est l'heure de vous lever !* ».

Je suis devenu vieux, un vieux clou sur lequel on tape. « *Edouard tu as oublié que tu devais aller manger ! ; Edouard tu as oublié d'aller dormir !* » Je traîne beaucoup devant ma télévision. Maintenant, j'attends jusqu'à ce qu'on me mette entre quatre planches. Et voilà ! c'est toute ma vie.

ÉRIC

Je m'appelle Éric.

Je suis né exactement au milieu de la guerre, fin 1943. J'ai vu le jour à la maison, avenue de Floréal, un peu plus haut que le Collège-Saint-Pierre, à Uccle, avec un mois et demi d'avance. Un petit prématuré sur le fil. On m'a vite transporté à l'hôpital des Deux Alices.

Mon père est né en 1909. Il était ingénieur agricole, diplômé de Vilvorde. Pendant la guerre, il prospectait les villages aux alentours pour mettre sur pied une sorte de marché noir officiel. À la fin de la guerre, je crois qu'il a su tirer son épingle du jeu, comme il avait fait beaucoup de bien autour de lui.

Ma mère était à moitié suisse-italienne. Elle était formidable, enthousiaste, et sa mère, ma grand-mère, aussi. Je trouvais mon père un peu insignifiant à ses côtés et, avec recul, je me suis rendu compte que c'était surtout quelqu'un de discret alors que ma mère était plutôt volubile et expressive. On savait ce qu'elle avait dans la tête rien qu'à l'entendre monter les escaliers ou à sa façon de tousser. Je me suis rendu compte de ça plus tard, en y réfléchissant. Ici, on a le temps de réfléchir.

Enfant, je me souviens que nous partions avec ma mère et ma grand-mère faire des courses dans le bas d'Uccle. J'étais dans une sorte de voiture d'enfant, parce que c'était assez loin à pied avec un petit gosse. À l'époque, les hivers étaient rigoureux. Ma grand-mère s'installait sur un banc dans le parc du Wolvendael. Pour un gosse, quand tu te rends compte que Wolvendael veut dire le parc des loups, ça marque.

Un jour, un sculpteur, monsieur Bogarts a dit à ma mère : « *Cet enfant a la bonté dans le regard.* » Je suis gentil tant qu'on ne m'emmerde pas.

Nous étions trois enfants. Ma grande soeur a été renvoyée des Dames de Marie parce qu'elle montait sur les bancs pour exciter sa classe et chahutait le professeur. Ça ne l'a pas calmée. Elle n'a épousé que des nobles. Un jour, mon beau-frère a reçu une lettre d'un notaire qu'il ne connaissait pas. Un inconnu qui n'avait pas d'enfant lui léguait tout ce qu'il avait. Mon beau-frère s'est retrouvé à la tête d'une maison qui est devenue le cabinet d'assistante sociale de ma soeur.

J'avais un petit frère qui, à 16 ans, fumait pour se démarquer de ma soeur et moi. Il est mort d'un cancer généralisé, dans d'horribles circonstances, quand ma mère vivait toujours. Les histoires ne sont pas toujours simples.

Je ne suis pas venu au Congo, mais le Congo est venu à moi. Mobutu est passé un jour à la maison remettre des notes qu'il avait empruntées à ma soeur. C'est le premier noir que j'ai vu, en 1954 — vous n'étiez pas encore née. C'était bien avant l'indépendance. Il était étudiant à l'école d'assistants sociaux, rue de la poste, à Schaerbeek. Il est venu chez nous accompagné de sa femme et de ses gosses. Un étudiant, marié, en 54, c'était inhabituel. Il était né en 1930, comme le roi Baudouin.

J'ai d'abord fait une licence en Géologie à Louvain ; ensuite, l'école Nationale de Géologie et de Prospection Minière, à Nancy. Cela m'a permis de faire des stages un peu partout. Je ne voulais pas faire mon service militaire parce que, lorsque vous étiez géologue, on vous mettait derrière un théodolite et vous passiez des mois à mesurer des angles, cela n'avait aucun intérêt. Je voulais partir tout de suite au soleil. Une part de moi est suisse-italienne, même si je ne parle pas italien, juste ce qu'il faut. J'ai fait des stages en Italie, en Espagne. Ensuite, j'ai travaillé pour une boîte américaine. Je me suis dit Avec les Américains, je vais apprendre à travailler. Mais je n'ai été qu'un bouche trou... Puis je suis parti au Congo.

J'ai été engagé par l'Union Minière du Haut-Katanga. J'ai travaillé dans la mine de diamant, l'extraction minière qui exploite les diamants. Pour un géologue, c'était très intéressant. J'avais une position privilégiée. Je tenais les rênes. Je donnais des instructions que le chef devait suivre sinon on ne forait pas. Au Katanga, j'ai travaillé sur des mines de 300 mètres de long et de 150 mètres de profondeur. Je n'ai plus jamais croisé Mobutu. Enfin si, je l'ai croisé indirectement car Mobutu venait se servir. Sa devise était « *Se servir et non servir* ». Il nous commandait des colonnes de malachite pour son palais de Gbadolite. Ça ne lui a pas porté chance. À la fin de sa vie, quand il n'a plus eu d'argent pour se soigner, les Suisses l'ont expulsé. Ce sont des gens qui réfléchissent à leur intérêt. Ça leur porte — je ne dirais pas bonheur — mais chance. Il s'est finalement réfugié chez Hassan II au Maroc et son cancer l'y a rattrapé. Mobutu a eu une triste fin, mais il a profité. Je pourrais vous raconter des tas d'anecdotes à propos de ses orgies à l'hôtel. Il louait les deux derniers étages et puis c'était la java. J'ai un copain — Nioul de la pâtisserie Nioul — qui lui apportait des gâteaux dans son palais. Je suis royaliste, je défends Léopold II. Dire qu'il a coupé des mains alors qu'il n'a jamais vécu au

Congo. Il avait des maîtresses, cela ne me choque pas. Il faut à chaque fois se remettre dans le contexte. J'essaye toujours de cerner la vérité. Ce n'est pas facile parce qu'il y a beaucoup de choses qui nous échappent. Confinés ici avec le covid, on vit dans un autre monde...

Il faut que vous écoutiez la chanson de Jacques Brel *Mathilde*. Je suis super fana de Jacques Brel. Quand je lui ai demandé un autographe à la Laiterie du Bois de la Cambre — qui n'existe plus parce qu'elle a brûlé en 1957 —, j'étais tremblant. Quand ma mère a découvert ses chansons, elle m'a emmenée à tous ses concerts. Jacques Brel c'est comme Léonie Cooreman ! Vous ne connaissez pas ? Tata yoyo, qu'est-ce qu'il y a sous ton grand chapeau ? Oui, c'est Annie Cordy ! Elle est belge ! Les Français ont l'art de nous approprier dès qu'on réussit. J'ai à peu près l'âge de Johnny Halliday, juste 6 mois de moins. Lui aussi avait du sang belge. Les Français croient que tous les grands artistes qui parlent français sont français.

J'ai un fils pompier. Je l'ai toujours laissé diriger sa vie comme il l'entendait sauf que je lui ai fortement suggéré d'épouser une fille qui était dans son cours : « *Une fille comme ça, on en croise une ou deux dans sa vie. Ne rate pas ta chance !* » Il a fini son secondaire et m'a écouté. J'ai eu le malheur de rappeler que c'était moi qui lui avais suggéré ce choix et il m'en a voulu. Je ne le vois plus et cela m'attriste. On l'a appelé parce que j'avais des absences et des baisses de tensions. Il est venu, dans l'entrée de Sainte-Gertrude, j'étais évanoui. On lui a dit que ce n'était pas grave. Il s'en est retourné. Comment un gars qui n'était pas médecin a-t-il pu lui dire ça sans m'avoir pris la tension ?

En ce moment, on passe à côté de tant de choses. Je n'ai pas la télévision dans ma chambre double — une chambre pour un couple partagée en deux. Mon compagnon va repartir en Jordanie. On se dit bonjour, au revoir, merci. Quand il y a 2 lits et une seule télévision, il faut bien la mettre d'un côté ou de l'autre. Je prends des médicaments, je dois beaucoup me reposer. Quoi qu'on dise, on mange bien ici, on dort bien, on a des draps propres... Je m'entends bien avec tout le monde, sauf quand on m'ennuie au milieu de la nuit. Une personne m'a réveillé à deux heures du matin, je l'ai un peu boxée et je l'ai entendu dire : « *Pour qui il se prend celui-là ?* ».

Ici, j'ai beaucoup réfléchi à qui je suis. « *Connais-toi toi-même* », disait Socrate. Je sais ce que je vaudrais et ce que je ne vaudrais pas. Je fais la part des choses, même si ce n'est pas évident. Il faut prendre le temps de réfléchir. Ici, je ne me sens pas mal traité mais il y a des efforts à faire. J'avais un par-

rain et un grand-oncle, médecin, qui organisait tout ici. Il s'appelait Philippe, c'était un gars discret. Il avait étudié à l'ULB. Le personnel manque un peu de psychologie. Un chef est venu prendre les lampes, les ampoules de ma lampe de chevet, comme ça. Les chefs croient que tous les résidents sont des demeurés.

Moi, je suis long à la détente, mais j'ai une bonne mémoire. Je ne suis pas un résident facile. Je ne parle pas beaucoup, comme chantait Jacques Brel qui est mon évangile. J'étais chez les jésuites, à Saint-Michel, j'ai été imprégné de catholicisme... Les gens critiquent les jésuites par principe. Même mon beau père, un général en retraite, ne les aimait pas, je ne sais pas pourquoi. Les jésuites vous apprennent la critique. Il y a toujours du pour et du contre. Il faut quand même leur résister... être comme un bâton dans leur main.

J'ai décidé de vivre jusque 100 ans. J'ai de bon rapport avec le médecin. Je peux imaginer que nous sommes, d'une certaine manière, des amis. Nous avons un certain nombre de points communs. Son petit-fils s'appelle Ulysse. *« Heureux qui comme Ulysse, a fait un beau voyage, ou comme cestuy-là a conquis la toison... »* Ulysse, c'est la base de notre culture, le départ en tout cas.

JEAN-PIERRE

Je m'appelle Jean Pierre. Je suis né en 1946. J'ai 74 ans depuis le 1^{er} novembre. J'ai toujours eu congé pour mon anniversaire. Mon grand-père est né le même jour que moi, c'est comique.

Je suis belge et belge et belge, c'est-à-dire bilingue. Mon père est originaire de Marchienne-au-Pont, ma mère, de Mariembourg, près de Louvain. Mais la vie est bizarre. Ils se sont rencontrés et mariés à Liverpool en 1944 pendant la guerre — loin avant les Beatles. Mon père est monté sur un navire de guerre anglais. Ma mère a été téléphoniste pour le gouvernement Spaak à Londres.

Il n'y avait pas de marine de guerre belge à cette époque, mon père a commandé un bateau anglais. En 44, il a escorté le débarquement de Normandie. Il avait 17 décorations, dont 2 commanderies. Ma femme a tout donné au musée d'Ostende, même son sabre d'apparat. J'aurais préféré les garder, mais ce n'est pas grave. Dans ma chambre, j'ai encore son képi de capitaine de vaisseau — qui équivaut au grade de colonel — un peu décollé, mais je ne suis pas bricoleur.

Après la guerre, ma mère a accouché de moi et n'a plus travaillé. Avant, elle était mannequin, elle a même été miss Belgique en 1934. J'ai sa photo dans ma chambre, en noir et blanc, bien entendu. J'en ai aussi une de mon père avec son képi marin.

La vie n'est pas un long fleuve tranquille. Les Juifs ont toujours été les boucs émissaires parce qu'ils sont sûrement plus intelligents, je ne présume de rien, mais comme ils manipulaient l'argent, ils avaient le pouvoir. Et on leur est tombé dessus. Il y a eu des périodes de l'histoire où cela se passait bien pour eux, comme en Avignon ou en Alsace. J'ai un livre qui en parle dans ma chambre, je peux vous le prêter, si vous le souhaitez. Je ne supporte pas ici qu'on vient chipoter dans mes affaires. On ouvre mes lettres. Je suis en rapport avec les témoins de Jéhovah, une dame m'écrit des tartines. Ma mère m'a appris à saisir toutes les opportunités. Après tout, les témoins de Jéhovah ne sont pas mauvais par définition.

Je suis fils unique, cela veut dire que je suis unique en mon genre. Mes parents étaient francophones, je suis bilingue parce que j'ai fait mes études

en néerlandais à Ostende. Mon père y était commandant dans la marine — il était originaire de Charleroi, mais il n'y avait pas de marine de guerre à Charleroi. Il a commandé toute la côte et a même donné cours au Roi Albert dans les années 60, qui était encore prince Albert. Le papa de Philippe. Comme on dit à Bruxelles : « *Philippe, son père.* »

Quand on est jeune, on s'en fiche, mais après, la maturité vient, je me dis Ce qu'il a fait c'est quand même pas mal. Comme dit Sardou dans sa chanson : « *Si les ricains n'étaient pas venus, on serait tous en Germanie.* » J'ai appris qu'Hitler se bourrait de médicament, d'excitant la journée et de calmants la nuit. Il a failli nous avoir mais il ne nous a pas eus ! Je n'ai jamais compris comment il avait réussi à emmener avec lui ces millions de personnes. Il était bien assisté par Goering et compagnie.

Après Ostende, nous sommes revenus à Charleroi. Je suis sorti du collège en 62. Entretemps, j'ai eu une méningite, cela a créé une césure dans ma vie. Mais les jésuites ne m'ont pas laissé tomber. J'ai entamé des études à Louvain, je suis devenu délégué de cours, Je me souviens d'une visite que j'ai organisée avec les autres étudiants à la brasserie Stella de Louvain.

J'ai tenté la marine. Je n'y suis resté que 15 mois. Je ne suis pas antimilitariste, mais je n'ai aucune attirance pour le système des petits chefs. C'est pour ça que j'ai opté pour une carrière d'indépendant. Mon père n'était pas militariste non plus, la guerre l'a orienté dans la voie militaire. Jeune, il jouait du violon en haut du mât !

Je suis devenu conseiller fiscal. J'ai adoré mon métier. Mes meilleurs amis étaient contrôleurs. Ils m'appelaient par mon prénom. Je faisais plus de 200 déclarations par an. Certaines étaient réglées en trois minutes, mais celles des indépendants étaient plus compliquées. Je les ai toujours soutenus contre l'état. J'essayais d'arranger les bidons pour qu'ils ne payent pas trop. Souvent, ils étaient peu reconnaissants. Un jour, je me suis débrouillé pour qu'un client, propriétaire d'un débit de boisson, place Bockstael, récupère 20 000 euros. Il ne m'a même pas remercié. Moi, cela m'était égal. Je ne faisais pas cela pour lui, mais pour le plaisir de trouver une astuce et de gagner contre le fisc. J'en ai vu de belles dans ce métier. Un jour, un client italien, propriétaire d'un débit de boisson, me confie : « *Ma femme veut me quitter, que dois-je faire ?* » Je réponds : « *Monsieur, je suis comptable, pas avocat!* » Je pensais : « *Bah, laisse-la partir !* » mais je n'en ai rien dit.

Je n'ai pas d'enfants, je me suis occupée des deux filles métisses du premier mariage de ma femme. Les métisses, ce sont les meilleurs ! Comme ma kiné qui s'appelle Céline. Je suis en contact journaliser avec la plus grande, Candice, qui habite Düsseldorf, en Allemagne. Elle est née en 72. Elle parle 5 langues. C'est une tête et un scorpion comme moi. Je ne m'oppose jamais à elle, elle a toujours raison. Comme les femmes, toujours raison. Elle est sous-directrice d'un hôtel 4 étoiles du groupe Accor. Elle a gardé la nationalité belge.

La plus jeune, Tatiana, est de 75, elle a 45 ans. Elle habite Evere ou Schaerbeek, elle déménage sans arrêt. Je n'ai plus de contact avec elle depuis 6 mois. Mais bien, avec mon petit-fils, son fils.

Tatiana est née le 13 février. Ma femme, le lendemain, le jour de la Saint Valentin. Elle disait : « *Tu gagnes un cadeau ! Tu ne m'en donnes qu'un !* » Elle était native de Huy. Son père ressemblait au comédien Curd Jürgens. Son oncle, le frère de son père, c'était Julien Lahaut, l'homme politique communiste, assassiné en 1950, peu de temps après avoir crié « *Vive la République* » lors du serment du Roi Baudouin. Quand je l'ai su, j'ai dit à ma femme : « *Je suis rentré dans une famille de cinglés !* » Je ne sais pas ce que mon père aurait dit, s'il avait encore été là, il était royaliste.

Quand j'ai connu ma femme, Tatiana avait 3 ans et Candice 7. Elles n'ont jamais bien connu leur papa. Pour elle, c'est moi, encore et toujours moi, leur papa. Cela fait 40 ans.

Du côté de Tatiana, j'ai 2 petits-enfants, Samuel et Éléonore. Et Candice a une grande fille de 19 ans. Christian, son mari, mon beau-fils, m'écrit toutes les semaines en anglais. Je ne suis pas fort en allemand, et lui, à peu près autant en français.

J'ai vécu 35 ans à Ostende. Une fois marié, j'y suis retourné encore 5 années. Je suis très attaché à cette ville. J'y ai passé la moitié de ma vie. Je soutiens encore l'équipe ostendaise comme quand j'avais 12 ans. Ils sont sixièmes sur dix-huit, c'est magnifique !

Quand je suis arrivé à Bruxelles. J'ai d'abord vécu à Saint-Josse-ten-Noode, rue Marie-Thérèse, 77. Le 7 est mon chiffre préféré. Ma première plaque d'immatriculation était KCR 977. J'ai une bonne mémoire ! Quand j'allais au casino – pas régulièrement, mais un peu trop souvent –, je jouais le 07 17

27 37. J'ai beaucoup perdu, mais j'ai gagné mon premier GSM au casino de Blankenberge. Ma femme était encore pire que moi. Elle jouait tandis que je restais au bar. Ils me reconnaissaient au casino d'Ostende : « *Ah ! Vous êtes le fils du commandant !* »

Ma femme travaillait à Saint-Josse, dans un débit de boisson que je fréquentais. Nous sommes allés manger chez le chinois un soir, puis nous sommes revus, et revus... Et hop ! Elle est venue habiter chez moi. Ses enfants nous ont rejoint et elle a divorcé. J'ai payé les frais du divorce, récupéré les allocations familiales qu'elle ne touchait plus depuis 2 ans à cause de son mari et nous les avons dépensées ensemble !

Elle n'a plus travaillé. J'ai continué, bien entendu, il fallait manger quand même. Nous habitons rue Marie Thérèse dans une maison qui appartenait à mes parents. Je n'avais pas de loyer. Après, ils nous en ont fait donation de leur vivant. Je m'entendais bien avec eux. Je me suis toujours bien entendu avec eux.

Le Covid ? Ça va. On fait avec, avec le sourire ! Ça ne sert à rien de tirer la gueule ! Certains n'arrêtent pas de se plaindre. À quoi ça sert ? J'ai appris ce matin qu'on ne prendrait plus les températures, parce que ça allait mieux. J'ai été vacciné 2 fois. J'en connais qui n'ont pas confiance. Tant pis pour eux !

Je ne lis pas beaucoup, hormis les résultats de foot. J'aime les Diables Rouges. Mais il faut renouveler les joueurs. Demain, il y aura un beau match : Barcelone contre Paris-Saint-Germain. Barcelone doit gagner, les doigts dans le nez !

MARCELLA

Je m'appelle Marcella.

J'ai 76 ans.

Je vais bien.

Je suis née à Schaerbeek, pendant la guerre.

Ma maman était originaire de Gand, même si elle s'appelait Suzanne Van Brussel.

Mon père venait d'Audenarde.

Elle était repasseuse, lui, boulanger.

Je suis née pendant la guerre.

Ma mère a accouché seule, car mon père était travailleur obligatoire.

Il a été enrôlé de force par les nazis.

Il devait faire du pain pour les Allemands dans les camps de concentration.

Il a vu des horreurs, mais il n'en a jamais parlé.

Plus tard, j'ai lu les cartes qu'il envoyait à ma mère, il demandait toujours :
« *Comment vont mes petites filles ?* »

Il est rentré au pays quand j'avais un an.

Ma maman n'était pas grande.

Elle était parfaite bilingue.

Quand elle se rendait en Flandre, elle parlait français.

Quand elle allait en Wallonie, elle utilisait le flamand.

C'est la seule fois où je voyais mon père se fâcher sur elle.

Autrement, il ne se fâchait jamais.

Mon parrain faisait des vélos à Gand.

C'était le frère de mon père.

Il m'avait fabriqué un vélo avec mon nom.

Ma mère nous emmenait rendre visite à sa mère, Trine Verget, à Gand.

J'ai grandi rue de la Consolation.

Je suis allée à l'Institut Frans Fischer, rue Général Eenens.

L'école est un de mes plus heureux souvenirs.

J'y allais avec ma soeur, Hélène.

C'était une très belle école, à deux pas du musée de la bière que j'ai visité plus tard avec mon mari.

Une de mes professeures avait perdu un doigt. Je me souviens qu'elle disait : « *Je vous donne 5 points* » et nous montrait seulement quatre doigts.

Je suivais des cours de danse classique quand j'étais jeune, à Saint-Josse.

J'étais capable de faire la roue et le grand écart.

J'avais des jambes à ce moment-là.

J'aimais la barre.

J'ai dansé jusqu'à mon mariage.

Enfant, je me déplaçais à pied ou j'allais à vélo à l'école et au ballet.

Je partais en colonie de vacances.

J'aimais manger au restaurant du Groavekastiel de Gand avec mes parents et ma grand-mère Trine.

J'ai appris le métier de couturière.

Je me suis mariée à vingt ans.

Mon mari s'appelait Charles.

La photo que vous voyez, je la trouve belle, c'est celle de sa tombe.

Je l'ai rencontré à 16 ans.

Nous nous trouvions à un bal socialiste à Bruxelles.

Son père lui a dit : « Invite un peu la petite. »

Nous avons valsé, dansé le rock et le tango.

« Le plus beau tango du monde est celui que j'ai dansé dans vos bras. »

Aujourd'hui, je ne danse plus.

Mon mari avait un heureux caractère.

Il n'avait qu'un défaut, parfois il buvait trop.

Je me souviens d'un jour où il était tellement saoul qu'il est tombé endormi chez nous et s'est mis à ronfler. J'ai appelé le médecin, j'ai expliqué ce qui se passait, il a dit : « Laissez-le là. Il se réveillera bien. »

Avec lui, j'ai travaillé comme concierge rue Sainte-Catherine.

J'étais jeune, j'aimais mon travail.

Nous nous occupions des bureaux du service chômage.

On ne pouvait pas beaucoup voyager.

Parfois, en apercevant les longues files de demandeurs d'emploi qui se pressaient devant chez nous, nous nous disions : *« On demanderait 5 € à chaque chômeur, on serait riches ! »*

Il aimait aller au bal des étudiants. Il revenait à 4 heures du matin et me réveillait pour faire l'amour.

J'ai eu deux enfants.

J'ai perdu un fils d'une pneumonie quand il avait 1 an et demi.

On ne peut pas oublier la mort de son enfant, c'est terrible.

Voici une photo du fils qui me reste.

Il travaille en Belgique.

Avant, il habitait Diegem.

À présent, il a déménagé. Il est venu me rendre visite il y a 15 jours.

J'ai deux petits-enfants que je ne vois plus à cause du divorce de leurs parents.

Ma grande soeur, Hélène qui a 80 ans est toujours en vie.
Elle est gentille, je m'entends bien avec elle.
J'adorais Gand, mais aujourd'hui je préfère Bruxelles.
Je ne couds plus, je ne vois plus assez.
J'aperçois toutes les maisons de la fenêtre de ma chambre.
J'aimerais rentrer chez moi quand je ne serai plus confinée.
Ne plus pouvoir sortir et rester dans ma chambre me rend triste.
Je ne vois plus personne, à part mon fils.
J'aime La chorale de Ste Gertrude !
J'adore chanter.
Je chante aussi en néerlandais comme je suis bilingue.
J'ai fait toute ma scolarité en néerlandais, sauf les primaires, en français.
Il y a cette chanson que j'aime Twee ogen zo blauw.
À la naissance, la mère la chante à son enfant.
Twee ogen zo blauw
Zo innig en trouw
Al mijn geluk zijn die kijkers van jou
Twee ogen zo blauw
Mon rêve serait d'avoir vingt ans de moins.
Mais qu'est-ce que je ferais avec vingt ans de moins ?
Je fume une cigarette à 9 heures, une à dix heures et la dernière à 11 heures.
Après, je ne fume plus.
Avant, je ne fumais jamais, j'étais allergique et puis, sur le travail de mon mari, il y avait un très beau cendrier, alors je l'ai utilisé.
Je suis heureuse de vous avoir parlé.
Il est dix heures.
Je vais fumer ma cigarette.

MICHEL

Je m'appelle Michel.

J'ai 84 ans.

Je suis plein d'énergie, mais je ne bouge pas.

Je ne sors pas.

Je me trouve lamentable.

Je ne m'aime pas du tout.

J'ai grandi à Charleroi, en plein centre-ville.

Mon père était pédiatre. Les cordonniers sont les plus mal chaussés : il m'a complètement raté.

C'est la nature, il n'y pouvait rien.

Je ne suis pas qu'une bête mauvaise, mais je suis ça aussi.

Ma mère était femme au foyer.

J'ai été élevé dans une ambiance très catholique.

J'ai un frère qui, s'il vit encore, aurait 90 ans.

J'ai une soeur qui m'aimait beaucoup, la pauvre idiote, et qui est morte.

Je me souviens un peu de la guerre, des bombardements, des alertes.

J'avais 8 ans.

Il y a eu la grande délivrance des Américains avec leurs tanks, les filles qui montaient sur les tanks pour les embrasser.

C'était l'apothéose dans le bon sens du terme.

Bien sûr, j'avais peur, mais c'était vague.

Je n'ai pas tellement souffert de la guerre.

Mes parents avaient des propriétés.

Nous n'avons jamais eu faim.

Je me souviens qu'un jour je faisais du stop avec ma mère parce les trams étaient en panne, nous avons été pris par un lieutenant allemand, c'était un Est-Allemand antinazi, on n'en revenait pas avec ma mère, il nous a même donné des bonbons.

Les Juifs, à cette époque, je ne m'en souciais pas, je ne savais pas ce qui se passait.

Plus tard j'ai vu le film *Shoah*. C'est un très bon film.

Le jour le plus long est un de ceux qui m'a le plus marqué.

J'en regarde moins maintenant.

J'ai fait des tas de métiers – bibliothécaire universitaire auxiliaire, correcteur dans une maison d'édition, projectionniste dans un cinéma porno, j'ai fait du porte à porte pour des assurances – mais je ne gardais jamais

longtemps le même emploi, très vite, on me fichait à la porte.
J'ai préféré le travail de correcteur, même si ce n'était pas pour une maison connue comme Gallimard.
J'ai une excellente orthographe, vous savez.
Auteure, cela se termine par un e.
Rien ne me passionne sauf la lecture.
Je lis les philosophes et les moraliste qui ruent dans les brancards.
Émile Cioran est mon préféré – pas le Cioran politique. Il est sombre, j'aime son humour très spécial.
Je l'ai découvert il y a deux ou trois ans.
Je place Shakespeare au-dessus de tout.
J'aime les oeuvres de Montaigne, un auteur du seizième siècle.
Mais j'aime aussi beaucoup Baudelaire.
J'ai découvert *Les Fleurs du mal* à dix-sept ans, ça a été un coup de foudre, je n'y comprenais pas grand-chose mais l'amour est resté.
J'aime toutes *Les Fleurs du mal* : *Le voyage à Cythère*, *Le Cygne*, *À une Madone* qui est un poème magnifique, érotique et sadique, un texte violent qui se termine mal.
Je l'apprécie aussi pour ses rimes riches.
Dans les tableaux de Leonor Fini, beaucoup de femmes ont l'air endormies.
Je préfère les impressionnistes.
Les abstraits me dépassent.
Je comprends à peine Kandinsky.
René Magritte est pas mal.
Vous dites que Jérôme Bosch est belge, c'est faux, il est hollandais. Vérifiez, j'en suis presque certain.
J'aime beaucoup Paul Delvaux.
Chez Cioran et Baudelaire, tout se termine mal.
Les choses me paraissent plus vraies ainsi.
Mais que veut dire le mot « vrai » ?
Sur le livre que vous voyez, j'ai collé des photos trouvées dans un magazine : il y a Schumann, Mendelssohn, Chopin, Liszt.
Vous voyez, je ne m'intéresse pas qu'à Cioran.
J'ai pratiqué l'escrime.
Je connaissais les noms de presque tous les champions du monde.
Quand j'étais jeune, j'adorais la boxe.
Je me suis réveillé en pleine nuit pour suivre le match entre Mohamed Ali et George Foreman à Kinshasa en 1974 où Mohamed Ali a gagné.
Ray Sugar Robinson était mon boxeur préféré, il cassait la gueule de tous ses adversaires avec joliesse.

C'était du grand art chorégraphique.

J'aimais aussi suivre le Real Madrid.

Par contre, je me fous assez bien des Diables Rouges.

Je suis content qu'ils gagnent, mais je ne vais pas me réveiller pour regarder un match.

J'ai fait des tas de bêtises dans ma vie sauf celle d'avoir des enfants.

Je n'en ai pas et je ne le regrette pas.

J'aime cette phrase de Cioran : « *Les enfants dont je n'ai pas voulu, s'ils savaient le bonheur qu'ils me doivent.* »

Je suis d'accord avec lui.

Cioran est très violent, noir, « casse-burnes », mais sa noirceur le rend passionnant.

Mon état d'esprit, pour le moment, est lamentable, mais on a fait pire.

J'essaie de garder mon humour. Je suis sinistre-drôle.

Je me sens faible, je mange peu, je digère mal, je n'ai jamais faim.

Je me nourris de fortimel, c'est la seule chose que j'aime.

Les rêves, cela ne me dit plus rien du tout.

Vous auriez dû me demander si j'avais envie de découvrir le monde à 30 ans ou 50 ans.

À présent, je n'ai plus du tout envie de voyager.

Sortir de ma chambre me demande beaucoup.

La religion, ce n'est pas du tout mon truc.

Les pères de Cioran et Baudelaire étaient prêtres, cela les a influencés terriblement.

Je n'ai pas leur génie, mais je me sens proche de tous les deux, sauf quand ils sont chrétiens, cela m'agace.

Baudelaire était très chrétien.

Je ne dis pas qu'il n'y a rien après la mort.

Je suis dans le doute avec un D majuscule.

Quand j'entends le requiem de Mozart, je crois à quelque chose. Uniquement quand j'entends le requiem.

L'amour, j'y pense tout le temps.

J'y ai pensé toute ma vie.

Je l'ai complètement raté avec un grand R.

À présent, je vis l'amour dans la musique.

Il y a la mort de Tosca, celle de Boris Godounov, le suicide de Madame Butterfly, la fin de *Tristan et Iseut*.

L'amour est indissociable de la mort.

Il est intéressant lorsqu'on le sent extrêmement menacé, fragile, jusqu'à la mort.

L'amour bienheureux et tranquille est une utopie qui n'existe pas.

On peut y croire quand on a vingt ans et encore.

J'ai expérimenté l'amitié comme tout le monde, mais je n'ai pas approfondi.

Je n'ai pas connu de véritables amis.

À présent, j'éprouve l'amitié et l'amour dans les livres, dans l'art, dans la musique.

Je me dégoûte.

Je n'ai pas envie de vous dire pourquoi, mais sachez que j'en ai fait.

J'ai des colères sataniques et hystériques.

Je monte fort.

J'ai voulu tuer des personnes en pensée, au moins trente, je ne suis pas passé à l'acte, mais je ne suis pas un ange.

J'ai pensé en finir, mais je suis trop couillon.

Je voulais mourir parce que je m'ennuyais.

C'était l'ennui baudelairien avec un grand E.

Cioran dit qu'il n'y a que Baudelaire qui ait connu l'ennui.

Cioran s'ennuyait aussi et il a écrit.

Moi, j'ai écrit beaucoup, mais je ne suis pas un génie.

« *Désiré nulle part* » est mon pseudonyme littéraire, il me va bien.

Donc, il y a dix ans, j'ai voulu mourir mais un bon samaritain est passé et m'a sauvé. Il se promenait avec un ami. J'avais très mal, je ne pensais plus à la mort, je voulais que l'on me délivre de mon mal et j'ai crié : « *Au secours !* » Il m'a conduit à l'hôpital. Après, il a voulu me revoir, je ne l'ai pas reconnu et l'ai à peine remercié. Il doit m'en vouloir, lui aussi.

Avoir réchappé à la mort n'a rien changé pour moi.

Mort ou vivant, ce serait pareil.

La victoire de Biden, les excès de Trump, tout m'est indifférent et ne m'empêche pas de dormir.

Vous pensez que je suis sympathique parce que vous ne me connaissez pas. Si vous me connaissiez, vous ne diriez pas ça. Je ne vous ai pas encore assez déçue, mais je vous promets que ça viendra.

THÉRÈSE

Mon nom est Thérèse.

Je suis née le 9 mai 1921.

J'ai 99 ans.

Je vais bien.

La vie continue, vous savez.

J'ai toujours vécu à Bruxelles.

Je ne suis pas une Marollienne, j'ai habité rue des Alexiens.

J'ai été à l'école rue Blaes, puis à l'école 5 de la rue Haute.

Nous étions 3 enfants. Je suis l'aînée.

Ma mère nettoyait dans les écoles et mon père balayait dans la rue.

Il était menuisier de formation, mais il n'y avait plus d'emploi.

Alors, il a travaillé pour la ville.

Je m'entendais si bien avec mes parents.

Ils étaient formidables.

Cela nous a façonnés.

Pendant la guerre, j'avais 20 ans.

On était effrayés, on imaginait des tas de choses, on se voyait déjà prisonniers, on vivait avec la peur sur le corps, on était révoltés, qu'est-ce que vous voulez ?

Il y a du bon et du mauvais.

Il y a des gens qui sont de braves gens.

Je ne me souviens pas de la rafle des Marolles.

Pendant la guerre, j'ai toujours travaillé, je n'ai pas eu le temps de m'occuper des autres. On était trop petits.

On ne pouvait rien faire.

Je ne me souviens pas des Juifs.

Mais bien de la Libération.

Les Allemands fichaient le camp, certains ont dansé, chanté, on était contents, je travaillais, je n'avais pas beaucoup de temps.

La guerre, c'est une histoire de gros sous, les petits regardent et ne peuvent rien faire.

Ma maman aidait les réfugiés, elle aidait tout le monde.

C'est normal d'aider, si on peut, il le faut.

Moralement et physiquement, on est là pour s'entraider.

Mon père était terriblement intelligent, plus que nous.

Il était malade, il souffrait du cœur.

Il a fait la guerre de 14 comme volontaire, il avait été gazé, il était tout bleu.
Il ne voulait pas beaucoup parler de cette guerre.

Aujourd'hui, la guerre continue autrement.

J'ai travaillé comme vendeuse rue Blaes et rue Haute dans la confection de robes.

J'aime bien la couture.

Je réalisais moi-même mes vêtements.

Plus maintenant.

Je n'avais pas beaucoup d'amies, j'aidais les gens, mes collègues, on se comprenait,

on s'entraidait.

J'aimais mes élèves.

Encore maintenant d'ailleurs.

J'ai eu des enfants.

Une fille, des petits-enfants, des arrière-petits-enfants.

Je suis de bonne humeur.

La vie continue, il faut la prendre du bon côté.

Cela ne sert à rien de se lever, de tirer la tête et d'emmerder les autres.

Si je pouvais voyager, j'irais où ?

J'aime bien la Belgique, vous savez.

J'ai passé du temps en France et en Allemagne, mais on est si bien en Belgique.

C'est faux de dire que les voyages forment la jeunesse.

Mon rêve ?

Ce serait avant tout de revoir mes parents.

Mon père, ma mère.

Même en rêve.

Je les adorais.

J'ai eu tellement de chance de les avoir.

Ils étaient toujours souriants, gentils.

Ils nous aimaient, on le sentait.

Revoir ma fille.

J'ai toujours lu, encore maintenant

J'adore la lecture

Surtout les romans d'amour, les récits d'aventure et les voyages.

La vie continue.

Il faut être positif.

Je me sens bien.

Je me lève toujours de bonne humeur.

J'essaie d'aider les autres avec les moyens que j'ai.

BIOGRAPHIES

GENEVIÈVE DAMAS – AUTEURE

Après une licence en Droit, Geneviève Damas suit une formation de comédienne à l'IAD, puis se tourne vers différents métiers du théâtre. Comme comédienne, elle se perfectionne avec John Link à Londres, Christian Rist à Paris, puis joue sous la direction de nombreux metteurs en scène. À la mise en scène, elle crée *Le Retour au Désert* de Bernard-Marie Koltès, *Déclownstration* de Francis Monty et *La Robe* de Gulnara d'Isabelle Hubert. Elle se tourne vers l'opéra avec *Didon et Enée* et vers le jeune public. En 1998, elle fonde la compagnie Albertine.

Comme auteur, elle a écrit une quinzaine de pièces de théâtre dont plusieurs sont éditées aux Éditions Lansman, un recueil de nouvelles et plusieurs romans. Elle a remporté de nombreux prix, notamment le Prix Victor Rossel en 2011 pour son roman *Si tu passes la rivière*. Ses trois derniers romans (*Patricia*, *Bluebird* et *Jacky*) sont publiés chez Gallimard. Depuis 1999, elle organise les soirées «Portées-Portraits», soirées littéraires et musicales, qui proposent la découverte d'œuvres d'écrivains contemporains.

VÉRONIQUE WIELEMANS – PHOTOGRAPHE

Véronique Wielemans, née en 1972 à Bruxelles, fait des photos depuis le début de l'adolescence. Adulte, ayant envie d'apprendre à développer ses films N&B et d'améliorer sa pratique photographique, elle s'inscrit au cours de photographie d'Isabelle Detournay et Alain Ceysens à l'Académie des Arts de Woluwé-Saint-Pierre, où elle reste 6 ans (2005-2011).

Quel que soit le support (argentique ou numérique) et le format (24x36 ou moyen format), Véronique Wielemans privilégie une approche frontale des sujets photographiés. Tout son travail s'attache à saisir la beauté de « petits riens » qui passent inaperçus aux yeux de la plupart d'entre nous. Ses photos lui ressemblent : réfléchies, épurées, sans artifices, empreintes d'une certaine délicatesse.

Dans « Maintenir le lien », elle met à jour la douceur, l'humour, la sensibilité, l'émotion de chaque résident.e...